

Chapitre 3 - Les Métamorphoses du moi

Corpus 1 - Quelques éléments d'explication



Michel de Montaigne, *Essais*, livre I (1580)

Montaigne est né en 1533 au château de Montaigne dans le Périgord. À six ans, après avoir reçu les enseignements d'un précepteur allemand qui ne lui parle qu'en latin, Montaigne entre au collège de Guyenne à Bordeaux, réputé pour son enseignement. À treize ans, il apprend le droit à Toulouse et, en 1554, il est conseiller à la Cour des aides de Périgueux.

Ses fonctions ne lui plaisent guère et la rencontre avec La Boétie en 1557 lui ouvre de nouvelles voies. A la mort de son père, il se retire dans ses terres pour se consacrer à l'écriture et à la méditation. Néanmoins, il quitte sa fameuse « *librairie* », lors de voyages pour des raisons politiques ou encore pour remplir ses charges de maire de Bordeaux (de 1583 à 1585).

Les *Essais* sont d'abord le livre d'un grand lecteur. La lecture, mais aussi le fait de noter sur les textes ses propres commentaires, sont pour lui « *source de délices* ». Cependant, peu à peu Montaigne se met à exprimer à son tour sa pensée personnelle. Le ressort de sa démarche est le « *connais-toi toi-même* » socratique, développé en « *Fay ton fait et te cognoy* ». L'idée directrice de son œuvre est que tout homme porte en lui « *la forme entière de l'humaine condition* ». Il écrit ainsi qu'il sera la « *matière de [son] livre* » (l. 16). En s'analysant lui-même, Montaigne souhaite instruire et mobiliser son lecteur en l'incitant à suivre son exemple. En 1576, il fait graver une médaille qui porte sa devise, « *Que sais-je ?* », qui sera le point d'ancrage de toute son œuvre et le fondement d'une nouvelle forme de pensée où le doute devient l'expression du devoir intellectuel.

Dans cet avis au lecteur, Montaigne projette de se peindre dans une totale nudité, à savoir « *sans effort ni artifice* » (l. 12). Sans passer sous silence ses défauts et sa nature véritable, Montaigne s'accorde une limite, celle de la décence : « *autant que le respect public me l'a permis.* » (l. 13) Montaigne introduit le lecteur dans le cercle de ses proches, « *parents et amis* » (l. 5), auxquels est destiné ce livre et le place d'emblée dans la sphère des intimes.

Prolongement à la page 151 de votre manuel :

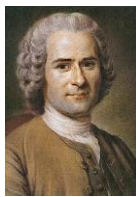
En évoquant son accident de cheval, durant lequel il a perdu conscience et s'est ainsi approché de la mort. Montaigne tire une morale, une réflexion universelle de cette mésaventure, qu'il met en valeur dans la deuxième partie de la phrase : « *à la vérité, pour s'appriivoiser à la mort, je trouve qu'il n'y a qu'à s'en approcher.* » (l.7-8). Pour connaître son moi profond, il faut appréhender, par soi-même, ce qui pourrait s'apparenter à des concepts ou des idées, comme celle ici de la mort, et expérimenter. Les nombreuses occurrences du pronom personnel de première personne, sous des formes différentes, montrent que le moi est à la fois finalité (« *chacun est pour soi-même un très bon sujet d'étude* », l. 9 ; « *la description de soi-même* », l. 16) et moyen d'accès à la connaissance de soi (« *s'épier de près* », l. 10 ; « *pour s'appriivoiser à la mort, je trouve qu'il n'y a qu'à s'en approcher* », l. 7-8). Montaigne explique d'ailleurs que cette vérité, révélée bien avant lui par le latin Pline auquel il se réfère à la ligne 8 (« *Or, comme dit Pline, chacun est pour soi-même un très bon sujet d'étude* »), prend tout son sens à la lumière de l'appropriation personnelle : « *c'est ma recherche [personnelle], et ce n'est pas la leçon d'autrui, c'est la mienne.* » Pour se décrire et se connaître soi-même, il faut s'adonner aux multiples expériences de la vie. Michel de Montaigne ajoute à la fin de l'extrait : « *Encore faut-il se peigner, encore faut-il s'apprêter et s'arranger pour sortir sur la place publique* » (l. 16-17). La connaissance de soi ne peut se trouver dans le repli sur soi : il faut rencontrer et expérimenter le monde.



Blaise Pascal est un philosophe, mathématicien et physicien français. *Les Pensées* constituent l'œuvre majeure de sa philosophie. C'est un ouvrage posthume composé de textes rassemblés en majorité par Pascal puis par ses amis après sa mort, et enfin par des historiens de la philosophie. Cette œuvre a une dimension apologétique, car elle présente la foi comme le remède aux maux humains.

Ce jugement sur le moi (« Le moi est haïssable ») intervient dans un dialogue que Pascal met en scène avec son ami Mitton, qui tient dans *Les Pensées* le rôle symbolique de l'homme honnête. Il est précédé dans l'édition de Port-Royal par un avertissement en italique qui explique le terme de moi : « Le mot de MOI dont l'auteur se sert dans la pensée suivante, ne signifie que l'amour propre. C'est un terme dont il avait accoutumé de se servir avec quelques-uns de ses amis ».

Prolongement : Dans l'extrait à la page 142, il semble impossible de répondre à la question « Qu'est-ce que le moi ? ». Pascal commence par ôter les qualités physiques, puis les qualités intellectuelles et morales, si bien qu'il ne reste que la « substance de l'âme ». Cette substance serait le sujet des qualités, mais le moi est abstrait et Pascal n'indique pas comment une telle substance est accessible à autrui, ni à soi-même (critique de Descartes). Est-ce autre chose que le simple « je » ? Peut-être seul un être transcendant – Dieu – peut répondre à cette question.



Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, livre premier (1712-1728)

Si en 1765, date à laquelle Jean-Jacques Rousseau commence la rédaction des *Confessions*, le terme d'autobiographie n'existe pas encore, l'enjeu revendiqué de son œuvre est bien celui de « s'écrire soi-même » ou de dire tout de soi.

Le texte s'ouvre par une épigramme en latin dont le sens annonce la démarche introspective de l'auteur dont l'intention est de s'observer et de sonder son âme : « *intus, et in cute* », à l'intérieur et sous la peau.

La démarche introspective de Rousseau est le fruit d'une volonté déterminée : « Je veux montrer » (l. 2). Il se confesse devant les hommes avec la même honnêteté que s'il se confessait devant un représentant de dieu ou devant dieu lui-même. Cet objectif de sincérité résonne d'emblée dès le titre.

Les différentes expressions utilisées par Rousseau pour désigner son « moi » visent à unifier et à simplifier l'appréhension de cette entité : « un homme dans toute la vérité de sa nature », « moi », « mon intérieur », « ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus ». Le rythme ternaire de cette dernière citation confère à sa recherche de vérité autobiographique un équilibre, une stabilité. Le « moi » est clairement descriptible et il s'agira pour l'autobiographe de l'analyser pour mieux le comprendre, mais surtout pour offrir aux hommes un modèle auquel ils pourront se comparer (« Que chacun d'entre eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité »).

La seule difficulté concédée par Rousseau dans ce projet de reconstitution du moi est celui de la mémoire : la négation restrictive (« ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ») révèle que les petits arrangements avec la vérité ne sont dus qu'à la fragilité des souvenirs dont il doit reconstruire a posteriori certains pans. Le terme « ornement » interroge tout de même sur l'impartialité de l'autobiographe, qui, par ce terme, reconnaît ajouter des éléments ayant vocation à embellir !

François-René de Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, (1846)

Avec Chateaubriand se rencontrent le genre des Mémoires et l'autobiographie. Alors qu'il affirme prendre distance par rapport à Jean-Jacques Rousseau et à ses Confessions, il propose bien tout d'abord un « récit de vie ». En 1797, son *Essai sur les Révolutions* s'ouvrait avec les questions « Qui suis-je ? Et que vais-je apporter de nouveau aux hommes ? ». En 1803, à trente-cinq ans, après le succès du *Génie du Christianisme*, il décide d'écrire ses Mémoires, signalant à l'un de ses amis qu'« il ne faut livrer au monde que ce qui est beau » et non des secrets intimes, comme le faisait Rousseau. Ce premier projet, *Mémoires de ma vie*, première écriture manuscrite en 1826 de ce qui deviendra plus tard *Les Mémoires d'Outre-Tombe*, le plonge dans ses racines avec comme but une expression paradoxale : « expliquer mon inexplicable cœur ». Les moralistes du XVII^{ème} siècle avaient montré comme l'on peut s'illusionner sur soi et dénonçaient l'écueil de l'amour-propre, ce dont Chateaubriand est conscient dans cette première écriture :

« Je me suis souvent dit : Je n'écrirai point les mémoires de ma vie, je ne veux point imiter ces hommes qui, conduits par la vanité et le plaisir qu'on trouve naturellement à parler de soi, révèlent au monde des secrets inutiles, des faiblesses qui ne sont pas les leurs, et compromettent la paix des familles. » (...) « Je vais peut-être me montrer meilleur que je ne suis ? j'en serai peut-être tenté ? A présent, je ne le crois pas, je suis résolu à dire toute la vérité. Comme j'entreprends plutôt l'histoire de mes idées et des mes sentiments, plutôt que l'histoire de ma vie, je n'aurai pas autant de raisons de mentir.

De 1803 à 1819, le projet se transforme dans le but de montrer comment l'identité et l'Histoire sont liées. L'aristocrate, né en 1768, considère que la Révolution de 1789 l'a arraché à son identité et lui a appris à être philosophe, comme l'exprime la métaphore du fleuve dans la quatrième partie des Mémoires : « Je me suis rencontré entre deux siècles, comme au confluent de deux fleuves ; j'ai plongé dans les eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, nageant avec espérance vers une rive inconnue. »